

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1931

Discours prononcé par M. Georges LAMBIN, Professeur d'Anglais

Mesdames,
Messieurs,

Si j'ai l'intention de commencer le présent discours de distribution de prix par une petite citation, c'est pour ne pas renoncer à une genre de préambule commode et par conséquent assez habituel.

Si je vais vous citer un proverbe, c'est parce qu'il est toujours bon de s'en rapporter aux règles consacrées par l'opinion populaire, quelque usage qu'on veuille en faire. Et si mon proverbe est une proverbe anglais, cela ne surprendra personne, étant donné la nature de mon enseignement.

Il y a donc un proverbe anglais qui déclare qu'il ne faut jamais raconter ce qui se passe à l'école : « You must not tell tales out of the school. » Conseil sans doute très prudent, mais bien rigoureux ; car les parents aiment certainement savoir ce qui se passe à l'école. Et les enfants, de retour chez eux, éprouvent une joie manifeste à décrire quelques nouveaux épisodes de leur vie d'écolier – je ne dis pas à faire le récit de leurs insuccès, sur lesquels ils sont au contraire très réticents – mais à rapporter ces quelques incidents surprenants ou joyeux qui sont venus rompre la monotonie de longues heures d'étude.

Et comme l'occasion m'est à mon tour offerte de raconter ce qui se passe à l'école, je n'y maquerais pas, en dépit du proverbe anglais. Je vais, au contraire, essayer de compléter ces rapports de nos enfants, et surtout de révéler les secrets de quelques-uns de ceux qui n'ont pas cru bon, et pour cause, de venir aujourd'hui parmi nous : je veux dire des distraits.

Mais comment, me direz-vous, ai-je pu songer à m'intéresser, même une fois, et surtout en une occasion aussi solennelle, à ceux qui toute l'année durant se sont si peu souciés de mon enseignement ? Oh, par simple « déformation professionnelle », comme de nos jours on désigne horriblement cette horrible chose. L'historien anglais Carlyle aurait voulu qu'un professeur se promenât toujours en robe et les verges au côté. Je crois que sa proposition n'a jamais eu aucun succès et je n'ai entendu nul de mes collègues réclamer l'honneur d'un tel privilège. Il me semble plutôt que, la classe finie, presque tous d'entre nous aimons à accrocher au clou la férule et à nous livrer à quelque petit travail intellectuel dont, somme toute, nos élèves bénéficieront encore par la suite. Et c'est ainsi que, rentré chez lui, le professeur n'a qu'une hâte, c'est de replonger la tête dans ses vieux bouquins.

Je relisais donc, il y a quelques jours, les pages immortelles que La Bruyère a consacrées à Ménalque, le distrait par excellence, cet étrange personnage qui s'installe longuement chez un autre, se croyant de bonne foi chez lui, met dans sa poche sa pantoufle au lieu de son livre

d'Heures, enferme son chien dans son armoire croyant y ranger sa cassette, et commet cent étourderies tout aussi magistrales.

Mais enfin, me dis-je (toujours par déformation professionnelle), ce grand distrait a dû, lui aussi, aller à l'école en son temps. Quel élève pouvait-il bien être ? Et puis n'aurait-il pas, au cours de ses nombreuses distractions, laissé quelques descendants parmi nous, voire sur les bancs mêmes du Lycée Buffon ? Donc, aux conseils du proverbe anglais, préférons l'exemple de La Bruyère. Et, puisque je connais des distraits, parlons-en.

Je ne dis pas qu'ils ne soient distraits un peu par ma faute. J'ai le grand tort de leur parler d'accords, de conjugaisons et de vocabulaire, alors que ce sont justement là les dernières choses qui les intéressent. Aussi, parmi mes élèves, y en a-t-il toujours quelques-uns qui ne m'écoutent guère, souvent même plus que je ne l'imagine. Il règne bien, entre ceux-là et moi, une sorte de guérilla perpétuelle. Je cherche toutes sortes de ruses et de stratagèmes pour rattraper leur attention qui s'envole au moindre souffle du vent – je devrais dire au moindre ronflement des moteurs du Boulevard Pasteur. Parfois je me fâche et je sévis. Mais les distraits répondent à mes efforts par des efforts tout aussi considérables en sens contraire ... Non, rien de ce que je peux faire ou dire n'est capable, en fin de compte, de les intéresser. Je resterai toujours pour eux le vieux pédagogue grincheux, d'une bonne génération plus vieille que la leur, et par conséquent impropre à jamais les comprendre. Ils me feront toujours sentir qu'il y a entre eux et moi ce laps de quelque trente années – et quelles années, plusieurs d'entre elles ! – où tous les sentiments et tous les goûts ont évolué. Tout au plus est-ce à moi, l'aîné, de me faire une philosophie, d'essayer de comprendre, si cela m'intéresse, les causes de leur indifférence, et de rechercher si, tous comptes faits, leurs chances de succès dans la vie ne restent pas aussi fortes que celles de leurs camarades plus attentifs – surtout s'ils se sont appliqués tant qu'ils ont pu ... à rester distraits.

Être distrait, du reste, ce n'est pas du tout avoir la tête vide. Un garçon distrait est généralement occupé. Il ne se plaint jamais que je sache du surmenage. Perpétuellement, au contraire, il s'impose des travaux supplémentaires ; et j'ai connu un distrait qui semblait regretter de quitter la classe à l'heure des récréations, tant il était absorbé par ses occupations personnelles.

Le distrait songe essentiellement au passé et à l'avenir. Le présent, que son maître voudrait tant lui imposer, ne recueille justement aucune de ses sympathies. Dans ce même ordre d'idées, un de mes anciens professeurs estimait qu'il n'y avait que le mardi où l'on pouvait espérer qu'un élève fût à sa besogne : lundis et vendredis, le distrait se rappelait les plaisirs de la veille ; mercredis et samedis, il songeait aux plaisirs du lendemain. Inutile de vous dire que mon vieux maître était un optimiste incorrigible. Il négligeait de tenir compte de ces longs souvenirs de vacances qui hantent les jeunes cervelles pendant plusieurs semaines et de ces projets de vacances qui s'élaborent pendant bien d'autres semaines encore. Si bien que le mardi lui-même n'est pas à l'abri de ces distractions-là.

Quand le distrait n'a plus de rêves intérieurs à poursuivre, son imagination s'extériorise, prend une forme active et, par exemple, le pousse à bavarder.

C'est étonnant ce qu'un petit garçon de 12 ou 15 ans peut bavarder. Je connais des distraits qui sont avant tout des bavards absolument incurables. Je me suis même toujours demandé ce qu'ils pouvaient avoir tant et de si urgent à raconter à leurs voisins pour oser braver les punitions les plus fréquentes et les plus sévères. Malheureusement ils ne m'ont jamais admis

dans le secret de leurs interminables confidences et ce n'est que par des souvenirs personnels que je puis essayer de reconstituer ces nombreux sujets de conversations clandestines. De mon temps, l'on parlait surtout sports, voyages, mode, politique, travaux scolaires à l'occasion, mais seulement en cas d'extrême urgence. Tout cela n'a pas dû, je le crois, beaucoup changer.

Quand le distrait ne peut plus bavarder, non pas parce que les sujets de conversation lui manquent, mais parce que son professeur met une insistance de mauvais goût à le déranger, il entreprend alors de dessiner. Les parents doivent savoir ce qu'il leur en coûte de papier, prétendu nécessaire à des devoirs interminables. De mon côté, je ne suis nullement étonné du merveilleux développement des arts graphiques en France au XX^{ème} siècle, tant nos jeunes distraits dessinent en classe avec ferveur.

Et que dessinent-ils ? Ici des confiscations brutales – et dont je me repens parfois car elles ont frappé d'inachèvement bien des chefs-d'œuvre – m'ont assez bien renseigné. On dessine beaucoup d'autos, ceci par la faute du papa, qui vient de s'acheter une nouvelle voiture ou médite de s'en acheter une. Dessins du reste très corrects et très minutieux, où les principales caractéristiques d'une marque sont dûment représentées.

On dessine peut-être encore plus d'avions, ce que l'on ne faisait pas de mon temps, et pour cause. Aussi, combien je les envie, mes élèves distraits, d'avoir un aussi beau sujet pour exercer leur plume !

La caricature recueille toujours un nombre assez imposant d'adhérents. Pourtant il me semble que les talents y sont plus rares. C'est peut-être parce que j'en suis parfois la victime. Mais je me console en pensant que souvent l'on ne m'y reconnaîtrait pas si l'artiste n'avait jugé indispensable – ô coupable imprudence ! – d'ajouter mon nom au bas du papier.

Le caricaturiste jouit cependant de beaucoup de succès auprès de ses camarades, et l'admiration bruyante qu'il suscite autour de lui trop souvent cause sa ruine : c'est le sort qui menace tous les triomphateurs !

On dessine aussi pas mal de sujets de fantaisie : animaux fabuleux, gnomes ricanants et grotesques, jeunes monstres peu convaincus, issus de cerveaux d'enfants. Quelle curieuse exposition l'on pourrait faire de ces efforts d'imaginaires enfantines pour créer un peu de diversité pittoresque entre quatre murs si monotones !

Certains de mes collègues essayent bien, de temps à autre, de canaliser cette verve vers des applications plus pratiques. Hélas ! elle y perd aussitôt son inspiration primesautière, sa fraîcheur fantasque et naïve ...

Dickens, dans « David Copperfield », nous fait le portrait d'un jeune pensionnaire qui couvrait ses livres et ses cahiers de squelettes. C'est là, je crois, un cas exceptionnel de mélancolie précoce. Il est vrai que l'école où la chose se passait était la pire des chiourmes. Au Lycée Buffon, rassurez-vous, je n'ai jamais vu dessiner des squelettes, preuve évidente que le spleen n'y sévit point et que la discipline n'y est pas trop sévère ...

En tous cas, la démonstration semble faite que, quels que soient les châtiments appliqués, rien ne peut corriger les dessinateurs, pas plus que les bavards : seuls leurs motifs d'inspiration évoluent.

Le personnage dessiné souvent se découpe. Cela lui donne plus d'allure et en permet une meilleure utilisation pratique : pantin, ou effigie propre à être pendue ensuite, par une curieuse survivance des anciennes coutumes d'envoûtement.

Faute de ciseaux, et pour ne pas se servir d'un couteau trop facilement confiscable, j'ai vu des distraits s'appliquer à découper leurs silhouettes grâce à un pointillé de petits coups de plume : ouvrage ingénieux et patient.

Si le recrutement de nos futurs artistes est ainsi largement assuré parmi nos élèves les plus distraits, celui de nos ingénieurs semble l'être aussi bien.

La mécanique et l'hydraulique prennent volontiers l'encrier comme objet de nombreuses expériences pratiques. L'on s'ingénie à faire basculer ce souffre-douleur des récipients par une série de manœuvres propres à simuler l'accident aux yeux redoutés du maître : l'angle d'un livre renseigne ainsi fort utilement sur la théorie du levier. L'encre ensuite s'écoule lentement en un beau flot noir métallique le long des rainures savamment préparées dans la table, travail qui en soi a peut-être déjà requis des semaines d'efforts suivis et clandestins. Toutes ces séries d'expériences se terminent bien entendu par un épouvantable désastre. Mais qui aurait résisté à l'attrait de vérifier soi-même, en dehors de tout enseignement magistral, les lois de l'équilibre, de l'accélération, de la pesanteur, et que sais-je encore ?

Je n'aurais garde d'oublier le rôle capital joués par les stylographes dans toutes ces aventures. Nul parent, je le crois, ne se doute de l'inappréciable présent qu'il fait à son fils sous forme d'un stylographe. S'en servir pour prendre des notes n'est, pour l'élève distrait, qu'un mode d'utilisation banal et presque infamant.

Mais quelles sources inépuisables de distractions que de le remplir, de le vider, de le démonter, de le comparer à celui du voisin, de le perdre et de le retrouver enfin à l'Economat, et après combien d'émotions ! Voilà pour le distrait trois bons mois d'expériences en perspective, jusqu'à Noël ou à Pâques qui apporteront un successeur tout flambant neuf au vieux stylo si bien utilisé. De mon temps, hélas ! nous n'avions pas de stylos ...

Nous avons encore moins de bracelets-montres, qui permettent à nos distraits d'aujourd'hui de se perfectionner dans l'étude de la mécanique.

Quel merveilleux cadeau encore que celui-là ! Au début le distrait y lit bien l'heure de temps à autre. Mais il s'aperçoit vite qu'à ce jeu la classe paraît beaucoup trop longue. Comme elle devient courte au contraire (preuve de la relativité du temps) quand on s'applique à user un remontoir, à forcer un boîtier, à taquiner des rouages ou à fausser un ressort ! Je pourrais nommer quelques-uns de nos élèves qui sauront ainsi plus tard construire, ou tout au moins démonter, d'excellents chronomètres. Ne cherchez pas leur nom dans le Palmarès : leur modestie les a empêchés d'y figurer.

Plusieurs distraits se spécialisent dans la construction des avions en papier. Je dois dire qu'en ce qui concerne ces gracieux planeurs, certains distraits de mon temps furent de vrais précurseurs. Nous construisions déjà des « plus lourds que l'air » au fond de nos pupitres, il y a trente ans environ, bien avant les premières tentatives des Blériot, des Latham et des frères Wright, qui avaient dû être de fameux distraits. Je me souviens avoir passé des heures délicieuses (ce devait être en classe de grec) à essayer de monter une hélice à propulsion

élastique à bord d'une flèche en papier. Nos résultats ne furent pas très concluants, sinon que nous y récoltâmes d'aventure quelques conjugaisons de verbes irréguliers.

A côté des inventeurs, nous rencontrons les futurs hommes de lettres : rédacteurs de petits contes drôlatiques au bénéfice de camarades trop déprimés ; poètes en herbe, à la rime riche, aux fortes assonances, toujours très lyriques et très inspirés ; journalistes mêmes, dont les périodiques recueillent trois collaborateurs et ne s'éteignent, faute d'abonnements, qu'au cinquième numéro.

L'élément guerrier est représenté par ceux des distraits que passionnent les progrès de la balistique : depuis la simple boulette de papier projetée avec le pouce et qui, pour atteindre le but, demande de nombreux et dangereux réglages jusqu'à l'élastique plus puissant, mais moins facile à « défiler » derrière ces accidents de terrain que sont un livre redressé, ou, mieux, le dos d'un camarade.

Les collectionneurs, gens par contre éminemment pacifiques, formeront sans doute nos futurs archivistes et conservateurs de musées.

Les photos ont du succès surtout au retour des grandes vacances. Puis viennent les images des tablettes de chocolat, les timbres-poste – cela va sans dire – et jusqu'aux pièces de monnaies étrangères.

Mais, à propos de ces excellentes distractions, comme de quelques autres du reste, j'ai constaté un phénomène assez curieux et dont je ne m'explique encore qu'imparfaitement les causes : l'intérêt qu'elles suscitent semble éclater assez brusquement, après quelques cas sporadiques, tout comme une épidémie qui se réveille. Puis cela disparaît presque aussi rapidement qu'on l'avait vu surgir, souvent, bien entendu, devant les mesures énergiques prises pour combattre ce nouveau fléau.

Il y a là, en tous cas, quelque chose d'assez voisin des caprices du monde ou de cet engouement que les aînés ressentent parfois eux aussi pour telle ou telle occupation légère.

Et puisque j'ai parlé de jeux, je ne veux pas oublier, pour conclure, ceux de nos distraits qui, afin de pouvoir s'amuser en cachette, imaginent des combinaisons assez ingénieuses : des labyrinthes compliqués, par exemple, dont je capture de temps à autre des spécimens qui avaient dû demander bien des moments de travail et de réflexion.

Dans les hautes classes on joue à « Trafalgar », prototype de combat naval, où deux escadres cherchent à se canonner sans se voir, ce qui permet aux deux adversaires d'opérer à quelque distance sur une simple feuille de papier quadrillé, juste en se lançant un petit mot discret de temps en temps.

Chez des élèves beaucoup plus jeunes, mais certainement pleins de promesses, j'ai surpris un jour cette variante très subtile et tout à fait silencieuse du jeu de tennis : quelques lignes tracées sur la table en guise de filet et de limites, un petit rond de papier comme balle, et un livre de part et d'autre pour servir de raquette. Pendant que le professeur, sans se douter de rien, explique farouchement le texte, les couvertures des deux livres se soulèvent à peine, alternativement. Un léger souffle de vent fait ainsi bondir le rond de papier à droite, et puis à

gauche ; et voilà nos distraits, tout en ayant l'air bien attentifs, devenus des émules de Tilden et de Borotra.

N'allez pas croire cependant que, devant cette abondance d'occupations clandestines où tous les goûts, sauf celui de l'étude régulière, trouvent à se satisfaire, nos bancs ne soient peuplés que d'élèves distraits. Notre assistance serait en ce cas, aujourd'hui, bien plus réduite et notre Palmarès moins rempli.

Il règne au contraire, entre le professeur et le distrait, une lutte sans trêve, impitoyable, où le distrait ne peut à la longue que succomber. Mais il a pour lui l'obstination, la ruse, et un entraînement de longue date. Il a pour lui la sympathie secrète de ses voisins qui l'apprécient mieux que son maître et qui souvent, bonnes âmes, le sauvent à leur propre péril, en lui soufflant juste à temps la réponse à faire ou le membre de phrase à expliquer.

Et puis, quand il arrive tout de même à ce jeune Ménalque, à ce coupable, de se faire prendre en flagrant délit, quelle est la gravité de son crime ? La classe était-elle vraiment à sa portée ? Lui apportait-on bien, sous la forme assimilable, cette nourriture de l'esprit que ses besoins réels d'agir et de comprendre réclamaient ? Car nous l'avons vu, somme toute, essayer de déchiffrer par lui-même quelques-uns des problèmes de la vie qui nous entourent : lois de l'Univers, beauté des formes, plaisirs innocents et rares ...

Restons donc indulgents pour le distrait et pas trop inquiets pour son avenir. Par les chemins, de lui seuls aimés et par lui découverts, grâce à une inattention acharnée, au milieu de rêves pour nous impénétrables, il saura bien rejoindre, comme le moindre ruisseau un fleuve, ce grand courant de notre tradition et de notre destinée nationales, où se sont laissés plus docilement conduire ceux que nous récompensons aujourd'hui.

Oui, le distrait peut devenir lui aussi un de nos savants, de nos artistes ou de nos poètes, où les distraits furent du reste assez nombreux. Et le jour arrivera peut-être où, reconnaissant enfin son mérite particulier et ses efforts secrets, nous attribuerons dans chaque classe, en plus du prix d'excellence traditionnel, un prix d'assiduité à l'élève le plus régulièrement distrait.

Georges LAMBIN
(1895-1979)

Agrégé d'anglais (1912)
Professeur à Buffon (de 1927-1928 à 1940-1941)